



# japrisot

**ÉCRIT PAR JEAN-BAPTISTE ROSSI**

**LA PASSION DES FEMMES**

**UN LONG DIMANCHE  
DE FIANÇAILLES**

**DENOËL**  
de la publication  
des heures durant...



**Écrit par Jean-Baptiste Rossi**

**La Passion des femmes**

**Un long dimanche  
de fiançailles**

DU MÊME AUTEUR  
DANS LA MÊME COLLECTION

Volume I

*Compartiments tueurs*

*Piège pour Cendrillon*

(grand prix de Littérature policière)

*La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil*

(Best Crime Novel en Grande-Bretagne)

*Adieu l'ami*

*L'Été meurtrier*

(prix des Deux-Magots 1978)

*La Course du lièvre à travers les champs*

*Le Passager de la pluie*

**Sébastien**  
**JAPRISOT**

**Écrit par Jean-Baptiste Rossi**

**La Passion des femmes**

**Un long dimanche  
de fiançailles**

**DENOËL**  
*des heures durant...*

WWW.DENOEL.FR

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

*Les mal partis*

© 1950, by Robert Laffont

*Visages de l'amour et de la haine*

*Le Bonheur du jour*

© 1987, by Éditions Denoël

*La Passion des femmes*

© 1986, by Éditions Denoël

*Un long dimanche de fiançailles*

© 1991, by Éditions Denoël

*Pour la présente édition*

© 2003, by Éditions Denoël

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN : 2-207-25535.2

B 25535.6

ÉCRIT PAR JEAN-BAPTISTE ROSSI





On trouvera réunis dans ce volume les textes, publiés ou inédits, que j'ai écrits sous mon nom, Jean-Baptiste Rossi, entre seize et dix-neuf ans. Manquent quatre nouvelles qui me semblent s'accorder fort bien de l'oubli où elles sont et un récit, « La comtesse érotique », empreint malgré son titre d'une naïveté intransigeante mais dont le canevas me donne la velléité de le récrire un jour entièrement. Que je le fasse ou non, somme toute, on ne perd pas grand-chose pour attendre.

Avec le recul, ma première et fugitive carrière m'apparaît plus ou moins comme une vie antérieure. Dix ans séparent les dernières lignes de ce livre des premières de « Compartiment tueurs ». Dix ans au cours desquels tout s'était accéléré, le sang dans mes veines comme le monde autour de moi. J'avais beaucoup de peine à me reconnaître. C'est peut-être la vraie raison, sinon la seule, de mon pseudonyme. Pour ne point me quitter tout à fait, j'en voulais un qui fût l'anagramme de mon nom. Je n'étais pas un autre. J'étais quelqu'un qui, dans une autre vie, avait déjà été un écrivain.

C'est sur les bancs de philo du lycée Thiers, à Marseille, que j'ai commencé de rédiger « Les mal partis ». Auparavant, des camarades de classe avaient envoyé un mien poème à un parisien journal de lycéens, *Entre nous*, qui l'avait publié. Mes camarades étaient très fiers de cette publication et moi encore plus. J'étais presque aussi fier que j'ai été honteux, quelques années après, quand un journaliste dont on connaît la bonhomie provocatrice poussa celle-ci jusqu'à lire la chose

à la radio. Il l'avait dénichée avec quelque fierté lui aussi, et sans grand-peine, pour avoir dirigé, dans son intrépide jeunesse, le journal en question. C'était Michel Polac. Cela s'appelait « Crépuscules sombres ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que, trempant ma plume dans les grands désespoirs adolescents, je n'y étais pas allé de main morte.

Quoi qu'il en soit, vaille que vaille, de cours de maths en cours de physique, de la table de la salle à manger à la table de la cuisine, j'écrivais ce qui allait devenir mon premier roman. Autant que je m'en souviens, je ne savais pas que ce serait un roman avant d'en être à la moitié. Je me bornais à raconter mes souvenirs du collège de Jésuites où j'avais fait mes classes jusqu'en seconde. Après quoi, pour une gifle rendue à un surveillant, on m'avait gratifié d'office de quelques zéros pointés et renvoyé. Ce coup du sort fut ma chance. Repris aussitôt en cours particulier par mon professeur principal, celui-là même qui avait aligné si méchamment les zéros, je m'étais présenté au bac sur ses conseils, « brûlant » la première, et ma foi, pour passable qu'était ma mention, j'étais passé.

Au bac de philo, l'été suivant, la mention fut la même, et j'obtins de mes parents, qui m'ont rarement refusé quelque chose, de m'inscrire pour une licence de lettres en Sorbonne plutôt qu'à la fac d'Aix-Marseille. Fin octobre, nanti de mes dix-sept ans, d'une pension mensuelle, d'une chambre quai de Valmy, de quarante poèmes plus crépusculaires les uns que les autres et du manuscrit, sur copies quadrillées, d'un roman auquel il ne manquait que l'éditeur, je « montai » à Paris.

Si l'on oublie les premières semaines où je fis bravement acte de présence en Sorbonne, je peux dire qu'à partir de là, mon destin bienveillant se confond avec celui des « Mal partis ». C'était déjà un roman qu'on pouvait, en le disant vite, qualifier d'autobiographique, il allait le devenir bien davantage.

Tout d'abord, il me fallait le faire dactylographier. Le hasard me fit passer, avant Noël, devant une officine du quai de l'Horloge où crépitaient des machines à écrire. J'entrai. On m'expliqua qu'on ne s'occupait pas là de dactylogra-

phier de la littérature mais des rapports de médecins-experts pour le Palais de Justice tout proche. Je repartais donc, bien déçu, quand une jeune secrétaire blonde, qui d'abord me parut très grande – en fait, elle était assise sur trois annuaires de téléphone pour être à la hauteur d'une gigantesque Oliver qui n'avait plus d'âge – me fit signe, timidement, de revenir. Encore plus timidement, elle me dit qu'elle m'avait entendu et que si cela pouvait me rendre service, elle voulait bien taper mes pages après ses heures de travail. Nous convînmes, les joues rouges, d'un rendez-vous pour le lendemain soir. Dire qu'elle était jolie serait une litote. Elle était la plus jolie que j'aie jamais vue, et la plus douce de peau, la plus douce de cœur. Bref, c'était l'héroïne de mon roman. Quand je revins le lendemain, j'étais fou d'elle. À notre troisième rencontre, nous nous embrassâmes. Son nom était Germaine Huart. Je l'ai toujours appelée Doudou.

Elle était la nièce, par des alliances confuses, de la propriétaire de l'officine et de l'immeuble. Pendant un temps, la chambrette qu'elle avait dans l'appartement de cette dame, dont les fenêtres donnaient d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place Dauphine, abrita, en cachette, nos amours. Mais quoiqu'un peu sourde, la vieille tante, qui ne montait jamais à cheval que sur les principes, n'était pas aveugle. Doudou fit sa valise, je fis la mienne quai de Valmy, mes parents qui, comme on le sait déjà, m'ont rarement refusé quelque chose, fermèrent les yeux, et nous nous installâmes dans un meublé de la rue du Chevalier-de-La-Barre. C'est là que, fort de ce que j'étais en train de vivre avec Doudou, je récrivis d'une traite, et cette fois pour de bon, le dernier tiers des « Mal partis ».

Je ne connaissais pas d'éditeur. Pour en choisir un, je m'arrêtai un matin d'hiver devant les étalages de la Librairie Gibert, boulevard Saint-Michel. La couverture qui me parut la plus belle, donc la plus digne de mon livre, était de chez Robert Laffont. Je me mettais en vérité deux doigts dans l'œil : d'abord c'était la couverture d'une collection étrangère « Pavillons », et pour ne rien arranger, elle était jaune, couleur destinée au théâtre, pas au roman. Mais fi de tels détails ! Ce qui m'importait, c'était l'adresse. Je partis d'un

pas de Rastignac vers la rue de l'Université, où était Robert Laffont, associé alors à René Julliard.

Je ne vis pas l'éditeur à cette première tentative. Sa secrétaire, Andrée, me représenta gentiment qu'il ne servait à rien de le voir s'il n'avait encore rien lu de moi et que je perdrais moins de temps si je lui confiais l'exemplaire dactylographié que j'avais sous le bras, mais pour rien au monde je ne m'en serais séparé d'aussi pleutre manière. Je revins donc le lendemain. Même chanson. Et le surlendemain. Cette fois, la porte s'ouvrit alors que je parlentais encore et Robert Laffont me dit : « C'est donc vous, l'entêté qui voulez me voir ? » Au premier abord, il m'apparut un peu juvénile pour un éditeur sérieux, et trop bien de sa personne, mais je pris sur moi de taire ma méfiance. Il me fit entrer dans son bureau. Attendri sans doute par mes dix-sept ans, peut-être aussi parce que je venais, comme lui, de Marseille, il se montra plus amical, plus compréhensif qu'aucun éditeur barbu et tout voûté ne l'avait jamais été dans mon imagination, et quand je le quittai, enfin délesté de mon manuscrit, je me sentais léger à embrasser les arbres.

Dix jours plus tard, une lettre arriva rue du Chevalier-de-La-Barre. Elle était de Robert Kanters, alors au comité de lecture de Julliard-Laffont. Il avait lu « Les mal partis », il l'avait aimé, il voulait me voir. Je pus me rendre compte, dans les semaines qui suivirent, que les deux Robert, avec peut-être aussi René Julliard, étaient mes seuls partisans. Dans le susdit comité, les autres faisaient la grimace devant « l'audace » du sujet – l'amour d'un collégien et d'une jeune religieuse – ou devant « la bizarrerie » de l'écriture. « Vous avez dit : Bizarre ? » me fait toujours penser à un gros monsieur à canne, l'air d'un capitaine de cavalerie, nommé Hugo. Comme c'est étrange.

Grâces lui soient rendues, Robert Laffont passa outre à tous les vents contraires. Et pourtant, ils ne soufflaient pas que dans sa maison d'édition. Dans cette histoire où la fatalité, décidément, ne sort par une porte que pour revenir par une autre, on ne s'étonnera pas plus que je ne le fus alors d'apprendre que ses fils, Patrice et Olivier, étaient en classe dans ce même collège, à Marseille, où j'avais vécu la plus

grande partie de ma vie et que je décrivais si complaisamment dans mon livre. Robert Laffont fut prié de passer chez le Père Recteur. Il n'entendit évidemment pas parler de la « bizarrerie » de mon écriture, ce qui eût été un comble dans la bouche de ceux qui m'avaient appris à écrire, ni même de « l'audace » du sujet – les Jésuites ont les idées larges ou, quand il faut, élastiques –, mais de la réputation du collège, qu'on estimait menacée. Attention : lui, on ne le menaçait jamais, s'il persistait dans son projet, de renvoyer ses enfants, cela non plus n'est pas des Jésuites. Mais il persista et on pointa tant de zéros que les deux frères, de concert, se virent conviés à redoubler toutes leurs classes depuis la maternelle. Comment s'étonner que Patrice – oui, celui de « Des chiffres et des lettres » – confie facétieusement à qui veut l'entendre que j'ai brisé net ses études et celles d'Olivier ?

En juin, quelques semaines avant mon dix-huitième anniversaire, je signai mon contrat avec Robert Laffont. Il fallut, pour des questions d'opportunité ou je ne sais quoi d'autre, attendre jusqu'au début de l'année suivante la publication des « Mal partis ». Pour tromper mon impatience, j'écrivis les quatre nouvelles qu'il ne m'a pas semblé indispensable d'inclure dans ce volume. La première était un conte très méchant, « Aquarelle pour un petit garçon », dans lequel un enfant extasié se faisait écraser par une belle voiture. Elle parut dans une revue aussi soignée qu'était confidentiel son tirage : *La Pipe en écume*. Ensuite furent publiées deux nouvelles plus longues dans *La Gazette des Lettres* : « Les vagabonds » et « Mood Indigo ». La quatrième et dernière, mais pas la moins redoutable, s'intitulait « La voix morte » et trouva refuge à *La Nef*, la revue de Lucie Faure. Je ne saurais quoi dire aujourd'hui de ces balbutiements, sinon comme mon érudit ami Bernard Wallet, l'as du slogan chez Denoël : « Il faut bien que jeunesse se pâme. »

En février, enfin, je vis mon premier roman imprimé, avec des yeux dont je concéderai qu'ils étaient humides. Yvette Bessis, que je devais retrouver onze ans plus tard chez Denoël, pour d'autres débuts, et qui assumait avec véhémence la promotion des « Mal partis », a toujours affirmé

que, ce jour-là, je fondis en larmes. La vérité, comme toujours, doit se trouver entre deux impudeurs.

L'accueil de la critique, sauf exceptions bécasses que j'ai méprisées de toute ma hauteur jusqu'à ce qu'on les enterre, fut chaleureux et quelquefois très chaleureux. L'un des premiers à dire du bien des « Mal partis » fut Roger Nimier, dans la revue *La Table Ronde*. Dans une période où je n'en pouvais mais qu'on me renvoie mon âge à la tête pour adoucir les réticences comme pour justifier les compliments, il commença son article par cette phrase superbe : « Jean-Baptiste Rossi est très jeune mais il n'est pas pressé de le démontrer. »

Nous avons émigré, Doudou et moi, à l'*Hôtel des Nations*, rue des Écoles. C'est là que nous apprîmes d'abord qu'on réimprimait mon livre. Ensuite, qu'il allait être traduit en Angleterre, en Allemagne, au Japon. Nous fîmes alors la connaissance de l'agent littéraire qui avait obtenu ces contrats étrangers : Marie Schébéko. Par son intermédiaire, Marcel Mithois, qui dirigeait le supplément littéraire de *Réalités*, me demanda une longue nouvelle, à un prix qui était, pour nous, une véritable fortune. C'est ainsi que j'écrivis « Visages de l'amour et de la haine », qu'on trouvera dans ce volume à la suite des « Mal partis ». De longue nouvelle en nouvelle encore plus longue, cela devint, au fur et à mesure que je l'écrivais, un récit de plus de cent feuillets. Néanmoins, sauf quelques coupes, Marcel Mithois le publia en septembre.

Au retour des vacances, que nous avons passées en Italie avec mes parents et ma sœur, Doudou et moi décidâmes, grâce aux largesses de *Réalités*, de louer une maison à Sempiigny, dans l'Oise, à l'orée de la forêt de Compiègne. J'affirmais volontiers : « À dix-neuf ans, le temps est venu de la retraite. » Je ne croyais pas si bien dire. Il me restait moins de six mois à vivre de ma vie antérieure.

Dans cette maison, qui avait huit pièces, un jardin d'hiver et un grenier, nous ne pûmes jamais, faute d'argent, avoir d'autres meubles qu'un lit, deux chaises et une table. Les amoureux comme les écrivains vous diront que c'est bien assez. En tout cas, l'installation fut vite faite et je pus m'atteler sans tarder à la rédaction de mon second roman, pro-

mis à Robert Laffont, dont l'héroïne devait être une championne de tennis et le titre : « L'arlequin dans le miroir ». Je dis *devait*, et encore du bout des lèvres, parce qu'en cinq tentatives, sous des angles divers, et en transportant ma table dans les endroits les plus saugrenus de la maison, ce qui m'épuisa tout un automne et un hiver, je ne réussis pas à franchir la barre des quarante pages de mon écriture. C'est vrai pour tout le monde : si vous arrivez à franchir la barre de quarante pages de mon écriture, vous avez une chance de finir votre roman – même, cela va de soi, si c'est moi qui l'écris –, sinon faites autre chose.

Je fis du vélo, des promenades dans les bois, l'amour avec Doudou, des escapades à Paris pour obtenir quelques avances de Robert Laffont et suivre Antoine Blondin, déjà le plus grand de tous, dans des pérégrinations nocturnes et flamboyantes, je fis même ce que je n'avais jamais fait : je lus Poe, Michelet, Melville, Joyce, Wolfe, les surréalistes. Je m'en étais tenu pour l'essentiel, jusque-là, aux délices carrolléens et aux puissantes leçons d'Hemingway. On dira que je n'étais pas si mal entouré, mais les surréalistes surtout, et Max Jacob, me firent découvrir une liberté d'écriture que je n'imaginai pas. C'est eux qui me poussèrent, cet hiver-là, entre deux empoignades furieuses avec mon arlequin, à écrire les contes et les poèmes réunis ici sous le titre « Le bonheur du jour ». Il y en avait d'autres, que je me console de n'avoir pas gardés en me disant que, s'ils se sont perdus ou si je les ai détruits, c'est qu'ils ne m'aimaient pas.

Voilà toute l'histoire. « Trois villes où je suis né », qui clôt ce volume, fut écrit en janvier, six mois avant mes vingt ans. Je ne me doutais certes pas que l'arlequin avait eu ma peau et que de longtemps je n'écrirais plus. Je n'étais inquiet que de voir venir le fichu service militaire et d'être séparé de Doudou.

J'avais fait une crise de rhumatismes articulaires dans mon enfance. Cela et une belle lettre du médecin qui m'avait soigné m'évitèrent les tracas de la désertion. Doudou et moi nous mariâmes, comme il convient à la fin des contes, et

nous eûmes deux enfants. À l'heure où j'écris, elle est en train de taper, sur une machine à sa taille, cet avant-propos.

On aura compris, j'en suis sûr, que je dois beaucoup à Robert Laffont. On ne connaît pas toute l'étendue de la dette. « Les mal partis » continuèrent grâce à lui leur brave petit bonhomme de chemin. Publié en Amérique, sous le titre « Awakening », d'abord par Harper puis en Signet Book, le livre connut là-bas un succès sans commune mesure avec celui, d'estime, qu'il avait connu en France. Mais en France, toujours grâce à lui, c'était loin d'être fini. Réédité en 1966, le livre reçut le prix de l'Unanimité dont le jury – unanime comme le nom l'indique – était composé d'écrivains que je ne pourrais énumérer sans apparaître plus vaniteux que je ne suis. Des lecteurs me vinrent, plus nombreux que jadis. Il y eut d'autres traductions. En 1976, quand le film que j'avais réalisé d'après mon roman sortit en salles, Robert Laffont réédita « Les mal partis », qui fut repris en livre de poche par J'ai Lu. Cette fois, le chiffre des tirages cumulés atteignait un seuil dont se contenteraient bien des auteurs, y compris celui dont l'anagramme est apparemment plus notoire que le nom.

En répondant si amicalement à l'invite de Gérard Bourgadier, mon éditeur chez Denoël, dont je ne louerai jamais assez l'initiative, d'associer le prestige de leurs deux maisons, Robert Laffont m'a fait un plaisir immense. Je voudrais avoir réussi dans ces quelques pages à lui faire sentir la chaleur de mon affection et de ma gratitude.

Ces jours-ci, la mort d'un ami vient de nous attrister tous les deux, comme de très nombreuses personnes des Lettres et du Cinéma. Jean Rossignol était mon agent pour le cinéma. Je peux dire depuis toujours. La chance qui m'accompagne a voulu que ce soit lui, dix ans presque après ce que je viens de raconter, qui vienne me débaucher de l'agence de publicité où je travaillais pour me ramener dans mon droit chemin, raconter des histoires. Il était attentif, sensible, honnête et généreux, on ne l'a jamais vu que seigneur. Et malin avec ça ! Il a trouvé le moyen, à soixante-dix-sept ans, de mourir en jeune homme. Il s'est tué en voiture, comme Nimier, comme Dean. La dernière fois que



je l'ai vu, quatre heures avant que la vie l'emporte, il était heureux, il avait le regard bleu de ses vingt ans. J'espère bien, en l'évoquant ici, que mon lecteur, ma lectrice, pour que l'adieu soit digne de lui, lèveront leur verre à la fière et cruelle brièveté de ses jours.

Sébastien Japrisot  
*Avril 1987*



# Les mal partis





Sébastien Japrisot, né à Marseille en 1931, a fait ses études chez les Jésuites, puis en Sorbonne. En 1950, il publie sous son vrai nom (Jean-Baptiste Rossi) un premier roman, *Les Mal Partis*, qui obtient en 1966 le prix de l'Unanimité (décerné, entre autres, par Sartre et Aragon). À vingt ans, il traduit *L'Attrape-cœurs* de Salinger et plus tard les *Nouvelles*. Après une expérience de concepteur et de chef de publicité dans deux agences parisiennes, il publie coup sur coup *Compartiment tueurs* et *Piège pour Cendrillon* (grand prix de Littérature policière), qui rencontrent d'emblée la faveur de la critique et du public, succès que viendra confirmer *La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil*. Après une période où il écrit directement pour le cinéma (*Adieu l'ami*, *Le Passager de la pluie*, *La Course du lièvre à travers les champs*), il revient à la littérature avec *L'Été meurtrier* (prix des Deux-Magots, 1978). Le roman et le film connaîtront le succès que l'on sait, qui préfigure celui de *La Passion des femmes* en 1986. Un an plus tard, Sébastien Japrisot redevient scénariste et metteur en scène pour *Juillet en septembre*. Sa dernière œuvre publiée, *Un long dimanche de fiançailles*, obtient le prix Interallié en 1991. En 2004, ce roman est porté à l'écran par Jean-Pierre Jeunet, avec Audrey Tautou et Jodie Foster.

design=ABK6+moyen

© Cathy Esposito

B 25535.6  10.03  
ISBN 2.207.25535.2

27

Extrait de la publication

